

CHRONIQUES DU MONDE de Jean-Michel Normand - Façons de parler

Voyage au pays des tics de langage

« Façons de parler » (1/11).

Les « du coup » claquent sans relâche au détour de la moindre phrase. Mais à quoi servent les tics de langage, en fait ? Publié le 12 août 2024

Béquilles lexicales qui nous font parler comme un automate, les tics de langage sont chevillés à notre façon de parler. Humble connecteur de causalité, le trop fameux « du coup » est l'un des champions de la spécialité. Il n'apporte aucune valeur ajoutée à notre propos, mais on n'a pas trouvé plus efficace pour soutenir l'architecture chancelante d'une pensée légèrement décausée. « Ce qui pose problème, ce n'est pas tant sa répétition que le fait qu'il est devenu hégémonique : il traverse les générations comme les classes sociales, horripile l'entourage et peut ruiner un entretien d'embauche », constate Julien Soulié, auteur de l'ouvrage *Les Pourquoi du français* (First, 2022).

Il y a dix ans, l'Académie française s'est fâchée. Dans une mise au point qui se voulait impérative, elle a rappelé qu'en bon français l'expression, synonyme de « aussitôt », ne saurait être systématiquement préférée à « donc » ou à « par conséquent ». Cause toujours... Les deux syllabes continuent de claquer sans relâche au détour de la moindre phrase telle une oriflamme sous la brise, surjouant l'enchaînement logique entre cause et effet. Julien Soulié insiste aussi sur la dimension phatique de cette addiction, autrement dit sa mission minimaliste mais essentielle de mise en relation avec autrui. On dit « du coup on fait quoi maintenant ? » comme on dirait « allô ! » au téléphone.

Un exhausteur de ressenti

Derrière l'intouchable « du coup », « en fait » est un sérieux outsider. Même les tout-petits interpellent les adultes en répétant ce sésame comme un mantra. A 3 ans, on a déjà compris que, glissé au début d'une phrase, « en fait » réclame l'attention de son interlocuteur. En théorie, il annonce un propos propre à éclairer la réalité d'un jour inédit. En pratique, le résultat est généralement déceptif : « En fait, ce matin, j'ai pas envie de me lever. » Expédié en conclusion d'une phrase, il a rarement plus d'effet.

Parmi ces locutions qui poussent comme du chiendent, certaines consacrent des formules que l'on aime avoir en bouche, comme « ça envoie du pâté », qui eut son quart d'heure warholien. Les autres sont le reflet de la personnalité de chacun, parfois même d'un conflit intérieur. Démarrer par un « c'est vrai que » ou conclure par un « tu vois ce que je veux dire ? » suggère un manque de conviction dans les affirmations.

Le tic de langage sait aussi faire office d'exhausteur de ressenti, de surligneur vocal. On a entendu en boucle des électeurs « trop choqués » par le score du RN, d'autres étonnés par « le monde de ouf » qui se pressait dans le bureau de vote, et des gourmets amateurs d'antiphrases tombés sous le charme d'un plat qualifié sur le champ de « tuerie ».

Il arrive aussi que l'on importe nos manies lexicales, comme celle qui surgit sous forme d'un « ciao, ciao, ciao », lancé en mode (encore un tic de langage) mitrailleuse au moment de prendre congé. Explication du psychanalyste Saverio Tomasella : « Les Italiens sont très bavards et, de l'autre côté des Alpes, ce triple “ciao” signifie avec gentillesse qu'il est temps de marquer d'un point final la conversation. »

« Wesh, le S, bien ? » : le collège, lieu des innovations du langage

« Façons de parler » (2/11).

Vous n'avez rien compris à la dernière nébuleuse formule de votre préado ? C'est sans doute le but recherché. Signe d'appartenance au groupe, le vocabulaire des collégiens obéit à des codes permettant aussi de défier les adultes. Publié le 13 août 2024

Le collège est une vaste usine à mots, à innovations lexicales généralement fugaces qui forment un

irremplaçablement ciment social adolescent. « En adoptant un nouveau vocabulaire, le collégien ou la collégienne manifeste son appartenance au groupe tout en existant en tant que sujet, différent des autres », souligne Cyril Trimaille, maître de conférences en sciences du langage à l'université Grenoble-Alpes. Ces acquisitions, précise-t-il, atteignent un pic en classe de 5e.

Le but du jeu, on s'en doute, consiste aussi à plonger les adultes dans des abîmes de perplexité à grand renfort de contre-pieds langagiers. L'une des manifestations les plus récentes de cette quête d'autonomie linguistique est la façon qu'ont les collégiens, et surtout les collégiennes, d'interpeller leurs semblables, y compris les autres filles, en les appelant « frère ». Apparue dans les établissements des milieux populaires, cette marque de sororité paradoxale formulée avec un naturel désarmant s'entend couramment à la sortie des collèges des quartiers plus huppés.

« Pour certaines filles, il s'agit d'une façon de subvertir les formes de domination masculine, mais en général l'expression correspond à un simple mimétisme », considère Cyril Trimaille. L'effet de surprise passé, cette apostrophe est généralement accueillie avec une empathie amusée par les parents. Jusqu'au moment où eux-mêmes sont interpellés en tant que « frère » par leur progéniture. Dans la même veine, le collégien désigne tout ce qui est cher à sa communauté affinitaire en considérant que « c'est le sang ». Possible variante abrégée : « c'est le S ».

Mouvement perpétuel

Le réseau social TikTok, grand propagateur sémantique, est directement à l'origine du furtif « quocoubeh », une locution virale apparue en 2023 pour disparaître aussitôt. Le principe consistait à poser une question suffisamment floue à son interlocuteur pour qu'il formule un « quoi ? » interrogatif permettant de lui lancer en retour un tonitruant « quocoubeh ! » Humour préado...

Aux parents de teenagers n'aura pas non plus échappé la forte popularité d'expressions telles que « de base » (« de base, je déteste la cantine »), « avoir un crush » (« Fanny a un crush sur Lucas ») ou les sigles comme « PLS ». Celui-ci désigne au sens propre la position latérale de sécurité mise en œuvre pour réanimer une personne ayant perdu connaissance et, au sens figuré, un état de sidération (« le prof d'anglais n'en revenait pas, il était en PLS »). Autre création collégienne : traiter autrui de « baka », ce qui signifie « fou » ou « imbécile » en japonais. Un terme directement issu de la culture manga.

Au cœur du mouvement perpétuel qu'entretient le parler collégien, il faut souligner la rémanence de l'inoxydable « wesh », une salutation venue de l'arabe algérien, apparue dans les années 1990 en France et devenue protéiforme. Accompagnée d'un « check » manuel complice, elle scelle une prise de contact (« wesh, gros, tranquille ? ») et, sous forme d'interjection, marque l'incrédulité, voire l'emphase. Dans certains milieux adultes pas vraiment progressistes, le terme a été dédoublé et transformé en nom commun pour désigner de manière ultrapéjorative les « wesh wesh », alias les jeunes des cités.

« C'est vachement chouette » : le kitsch épatant des expressions de boomeurs

« Façons de parler » (3/11).

Celles et ceux nés entre le milieu des années 1940 et celui des années 1960 continuent de dire « c'est la classe à Dallas ». Ils n'auront pas le « seum », mais ne feront pas mystère de « l'avoir mauvaise ». Publié le 14 août 2024

Les baby-boomeurs, nés entre le milieu des années 1940 et celui des années 1960, ont fait prévaloir leurs valeurs, leur musique, leur façon de manger et, forcément, leur langage. Cette prééminence qui a vu pendant des années des nanas et des mecs sympas prendre leur pied à rouler en mob et boire des pots s'est progressivement étiolée. Il suffit pourtant de tendre l'oreille pour saisir au vol quelques-unes de ces expressions générationnelles qui fleurent bon la seconde partie du XXe siècle. Le parler du boomeur reste du genre démonstratif et l'intéressé ne renonce qu'avec modération à un héritage lexical généreusement doté. « Vachement » demeure envers et contre tout un adverbe qui s'impose pour signifier que l'on est impressionné. Ce qui est censé être « cool » – une expression

qu'il porta jadis sur les fonts baptismaux – lui apparaît « chouette ». Dommage qu'il n'emploie plus guère « épatant », un brin kitsch. On observe au passage que l'infatigable « super ! », lui aussi inauguré par le boomeur dans sa jeunesse, continue d'exercer une puissante attraction dès qu'il s'agit de manifester une marque d'enthousiasme.

Pour exprimer déception ou indifférence, les 55 ans et plus peuvent souffler un « bof ! » désabusé, voire un « c'est ballot » légèrement jubilatoire depuis que l'expression est devenue pleinement ironique. Si les vents leur sont vraiment contraires, ils n'auront pas le « seum », mais ne feront pas mystère de « l'avoir mauvaise ».

« La classe à Dallas »

Face à une progéniture incrédule, le boomeur continue d'étendre sa lessive sur un Tancarville et prépare le pot-au-feu avec un Econome plutôt qu'un épluche-légumes. Il s'exclame « c'est la classe à Dallas », comme s'il fallait garder en mémoire la navrante série éponyme des années 1980, et complimente la décoration intérieure d'une maison, la jugeant « à la mode », même si elle s'inspire de cette décennie.

Le baby-boomeur continue de dire « c'est branché » et décrit avec gourmandise une situation qualifiée de « rock'n'roll » sans avoir tout à fait pris conscience que le rock n'est plus une garantie de rébellion. Régulièrement taxé de « relou » par sa descendance, son vocabulaire reflète aussi une tentative certes maladroite mais louable de suivre tant bien que mal l'accélération des évolutions de la technologie et de ses usages. Papy et mamie boomeurs promettent à leurs petits-enfants de leur envoyer « un WhatsApp » et les exhortent à cesser de passer leur journée à « jouer à l'ordinateur ». Non mais !

Pas toujours à l'aise dans l'époque, boomeurs et boomeuses sortent de leurs gonds plus souvent qu'à leur tour. Sans pour autant verser dans l'impérissable « on ne peut plus rien dire », il leur arrive de se lancer dans des harangues sur le thème du « et puis il faut arrêter avec... ». Avec, pêle-mêle, les tatouages, les radars routiers, les « féministes de l'extrême », l'« écologie punitive », le crop top, les sites Internet « mal foutus », l'intelligence artificielle, les « gamins insupportables » ou les choix tactiques de Didier Deschamps.

Le français « Canada Dry », juste un anglicisme

« Façons de parler » (4/11).

Insupportables, ces supporteurs « supportant » leur équipe ? Cet usage, incorrect en français, renvoie pourtant à la tolérance et à l'accablement, ce qui traduit finalement assez bien le conflit intérieur vécu par les fans.

Publié le 15 août 2024 à 18h00

L'univers professionnel nous inflige régulièrement quelques tartes à la crème anglaise sorties de la cuisine de ce français « Canada¹ Dry ». On peut être prié de « documenter » une œuvre d'art qu'il faudrait plutôt « répertorier », ou d'« adresser » un problème que l'on ferait mieux de « traiter ». Sur la voie publique, on croise parfois une benne « dédiée » aux gravats, ce qui représente une vraie promotion pour lesdits gravats. Dédier, contrairement au verbe to dedicate, signifie « rendre hommage », voire « honorer religieusement ». Idem pour les programmes informatiques « dédiés », dont on se demande bien la noble cause qu'ils servent.

A la limite du hors-jeu

Il reste le cas, fort controversé, de l'endémique formule « je vous partage », lorsqu'il s'agit de

transmettre des informations par courrier électronique. Certains éminents linguistes considèrent qu'en l'occurrence, la forme transitive est tout à fait correcte. Bossuet, pour ne citer que lui, évoquait l'oiseau qui « partage son butin à ses petits ». D'autres lexicologues objectent que le verbe « partager » tend à élargir sa signification en devenant synonyme de « communiquer », proche de l'anglais *to share*, et se marie très mal avec le mode transitif. Droit dans ses bottes, l'Office québécois de la langue française a choisi son camp : il partage ses convictions « avec » et non pas « à » ses destinataires.

En revanche, les lexicologues condamnent unanimement le recours à l'anglicisé « c'est juste... » (génial, magnifique, scandaleux) et lèvent les yeux au ciel en découvrant l'intitulé de certaines fonctions officielles. Comme ministre « en charge » des transports, apparemment plus chic que ministre « chargé » des transports. Sans parler des entraîneurs qui considèrent que leur équipe est « en capacité de » l'emporter, un emprunt sémantique à la limite du hors-jeu.

Autant de pratiques langagières que l'on qualifiera difficilement de pathétiques, un terme calqué sur le *pathetic* anglais, qui sous-entend une forme de dérision. L'adjectif français, lui, désigne une émotion sincère.

La langue de bois, un sport de haut niveau

« Façons de parler » (5/11).

Conférence de presse après conférence de presse, les joueurs – de foot, en particulier – sont forcés de s'exprimer, même quand ils n'ont rien à dire. Résultat : « le groupe vit (toujours) bien ». Publié le 16/08

Professionnel jusqu'au bout des crampons. Même encore essoufflé, le champion maîtrise l'art de parler pour ne rien dire au terme d'une rencontre. Ce constat doit essentiellement au football – le sport le plus populaire, le plus médiatisé, et celui où les enjeux économiques sont les plus prégnants –, dont les représentants ont élevé la langue de bois au rang de discipline à part entière.

Tous les amateurs connaissent les poncifs du foot qu'ils s'amusent à singer. Le plus important ? « Les trois points ». Comment envisager la prochaine rencontre ? « On prend les matchs les uns après les autres. » Pourquoi avoir joué aussi défensivement ? « L'équipe est bien en place. » L'entraîneur fait ostensiblement étalage de son mécontentement contre les joueurs ? « Le groupe vit bien. » Faut-il s'inquiéter après trois défaites d'affilée ? « Dans le football, les choses peuvent aller très vite. » Fermez le ban.

Ce jargon aux forts relents de « *media training* » ne doit pas laisser penser que le footeux serait incapable de s'exprimer par lui-même. La preuve : lorsque les joueurs ne parlent plus de football mais de politique, ils savent très bien faire passer leur message, comme le suggèrent les récentes prises de position des membres de l'équipe de France Kylian Mbappé, Marcus Thuram ou Jules Koundé au sujet des élections législatives.

Un état de béatitude

En revanche, dès qu'il s'agit de causer de son métier, le footballeur dégage loin en touche. « Toute communication transparente est dangereuse, car elle sera reprise, voire déformée, sur X, ce qui risque de placer le joueur en porte-à-faux », souligne Erik Bielderman, journaliste à *L'Equipe*. « En

vérité, poursuit-il, les footballeurs ont de moins en moins besoin des médias ; ils font passer leurs messages par leur propre canal sur les réseaux sociaux. »

Pour se donner un minimum de consistance, la parole sportive de haut niveau a trouvé une nouvelle frontière. L'important n'est plus de gagner, ni même de participer, mais d'éprouver « du plaisir ». Un état de béatitude qui s'impose, même si, de toute évidence, la partie fut âpre, fermée et guère plaisante. De même, une contre-performance n'est pas le fruit d'une méforme mais de l'impossibilité d'éprouver du plaisir sur le terrain. CQFD.

Pour Erik Bielderman, l'olympisme apporte une certaine spontanéité dans cet univers de la parole préfabriquée. « Un sportif qui participe aux JO sait qu'il s'intègre à un événement qui ne lui permet de prendre la lumière que tous les quatre ans, ce qui peut l'encourager à ouvrir son cœur et à exprimer une réelle émotion, qu'il s'agisse de bonheur ou de déception », plaide-t-il.

De rares disciplines ont tout de même permis à la parole sportive de s'exprimer sans filtre, ou presque. Autrefois caricature d'une communication strictement ficelée, la formule 1, devenue plus spectaculaire, autorise les protagonistes à se lâcher. Les récents propos virils mais corrects échangés par les deux pilotes de l'écurie Alpine ou les critiques acerbes ouvertement formulées par d'autres concurrents quant à la compétitivité de leur propre monoplace résonnent comme un défi lancé au carcan qui, trop souvent, bâillonne l'expression du sportif.